

Ville de Lucé

Les Lueurs

recueil de nouvelles

Supplément à Lucé Magazine n° 8

**Amis de Lucé,
racontez-nous une
belle histoire !**

Vous êtes quelques-uns
à avoir tenter l'aventure et à exprimer
votre talent en laissant libre cours
à votre imagination.

À votre manière,
vous nous contez Lucé
et ses habitants, vous évoquez
ses lieux et son passé.
Bonne lecture...

L. comme **Lever**

et coucher de soleil

sur les façades des résidences de lieux d'habitation

Libération

Aux noms de **Leclerc**, de **Lattre de Tassigny**

U. comme **Urbanisme**

Unités de quartiers, résidences,
zones pavillonnaires

C. comme **Centre** de facilité de communication

Centres Commerciaux... Casino et autres

Centre Culturel, Conservatoire de musique et d'art
dramatique, médiathèque

Centre de loisirs des **Carreaux**

Carrefour de l'Europe

E. comme **Evolution**

Espaces verts

Équipements scolaires...

maternelles, élémentaires, secondaires,
formation professionnelle

sportifs... salles de sport,
terrains de foot, etc.

industriels

Europe, aux noms des rues de Bonn, Copenhague,
Dublin, Luxembourg, Madrid,
Naples, Oslo, Rome, Stockholm

Église... St Pantaléon, d'un domaine Lucianum,
de l'époque gallo-romaine

St François d'Assise, place des Arcades, aux vitraux
rayonnants de lumière...

« Lueurs de Lucé »

Un habitant nouvellement arrivé à Lucé

Mamie Jeannette

Mamie Jeannette était assise dans son fauteuil, au coin de la cheminée, une couverture sur ses genoux. Elle se reposait tranquillement, en ce dimanche après-midi du mois janvier, n'ayant que pour seule compagnie, dans cette grande maison, un grand corps de ferme, le crépitement du feu.

- Mamie, Mamie, réveille-toi !

C'était Petit Pierre, son petit-fils de 6 ans.

- Que veux-tu mon chéri ? Tu sais bien que mamie se repose, dit Mamie Jeannette d'une voix toute tremblotante.

- Mamie, raconte-moi encore une fois une belle histoire, s'il te plaît mamie !

Mamie Jeannette prit Petit Pierre sur ses genoux et l'enlaça tendrement.

- Raconte, mamie, raconte-moi ta vie d'avant.

Alors que dehors la neige tombait légèrement, Mamie Jeannette, après quelques secondes de silence, commença à narrer ses années passées à son petit-fils

- Alors vois-tu mon Petit Pierre, mes parents étaient de simples paysans. Nous habitions avec mes cinq frères et sœurs et mes grands parents dans la ferme familiale, au Hameau de Poiffonds de Lucé, qui portait autrefois le nom de « Lieu dit des « Houches ». Cette ferme, et bien, c'est la maison où je vis actuellement et où tu viens me voir de temps à autre.

- J'ai adoré mon enfance dans cette grande ferme. Pendant que mes parents allaient travailler aux champs, cultiver les céréales, moi l'aînée, je m'occupais de mes frères et sœurs la journée.

- Et tu n'allais pas à l'école ? demanda Petit Pierre intrigué.

- Si bien sûr. Il n'y avait qu'une école à l'époque. Tu sais, Lucé n'était pas une grande ville comme maintenant avec tous ses HLM et toutes ses maisons et usines partout ; ce n'était qu'un simple petit village. L'école était divisée en deux parties : une pour les filles et une pour les garçons. De plus, l'école n'avait lieu que le soir, après que nous ayons fini de faire tous les travaux de la ferme et de la maison.

- Dis, tu y allais en voiture, comme moi ?

- Non, mes parents n'avaient pas assez d'argent pour s'acheter une voiture, alors je me levais tôt le matin et j'y allais à pied. L'hiver, quand c'était mon tour, je devais arriver une heure avant tout le monde, car il fallait mettre le poêle à bois en route pour que la classe soit assez tempérée. L'école était située dans la rue principale de Lucé, rue de la République ; je m'en souviens encore, malgré mon âge...

- Ah bon ! Et ta maîtresse, elle était gentille ?

- Je n'avais pas une maîtresse, mais un instituteur, murmura mamie Jeannette avec un léger sourire du coin des lèvres. Il était âgé, mais d'une gentillesse à toutes épreuves. D'ailleurs, on lui en a fait voir de toutes les couleurs à ce pauvre Monsieur Dubois, mais jamais il ne se fâchait. J'ai appris beaucoup de choses durant toutes ses années à ses côtés. Mais tu vois, comme mes parents n'étaient pas trop argentés, j'ai obtenu mon « Certificat d'Etudes » et ensuite j'ai trouvé un travail de couturière dans un grand magasin de Chartres qui venait d'ouvrir. Le peu que je gagnais, je m'en servais pour payer une petite chambre de bonne que le patron du magasin avait mise à ma disposition, et le reste, je le donnais à mes parents afin qu'ils puissent élever mes frères et sœurs, car ils avaient arrêté leur activité professionnelle pour cause de problèmes de santé »

-Tu leur donnais tout ton argent ? demanda Petit Pierre très étonné.

- Une grande partie, mais j'en gardais un p'tit peu pour moi ... Quand même ... Tu sais, quand mamie ne travaillait pas le dimanche, et bien je retournais souvent marcher autour de la mare de mon enfance à Poiffonds. Tu sais celle qui est située juste à côté de la maison où Papy t'a appris à pêcher. Je m'y asseyais et je restais là des heures à me remémorer les moments passés en ce lieu avec mes camarades de la rue et j'imaginais la vie d'avant, au temps où il n'y avait pas l'eau courante et qu'il n'y avait que la marre pour laver le linge, au temps où il n'y avait pas de voiture...

Petit Pierre écoutait sa mamie Jeannette avec une attention toute particulière.

- Au fait, tu sais, Poiffonds est secrètement célèbre, chuchota mamie Jeannette au coin de l'oreille de Petit Pierre.

- Ah oui et pourquoi ? demanda t-il très intrigué.

- Tu l'apprendras certainement quand tu seras grand, mais je peux te dire qu'un grand écrivain est né justement à Poiffonds, il y a très longtemps, en 1799. Il s'appelait CHASLES Philarète. D'ailleurs, il y a même une rue dans Lucé qui porte son nom.

- Ah ça, c'est trop génial. Alors, finalement on est célèbre,

mais personne ne le sait ... s'exclama Petit Pierre rempli d'enthousiasme.

-Et après, mamie, raconte-moi comment tu as rencontré Papy Jean.

Mamie Jeannette avait le regard rempli d'émotion. On pouvait d'ailleurs voir une petite larme couler doucement sur sa joue.

- Je me rappellerai toujours de ce moment-là. Cela s'est passé un dimanche du mois d'août, le jour de la Fête Civile du village ; d'ailleurs, maintenant, cette fête a lieu en juin de chaque année et elle porte le nom de « Fête de Lucé ». Les vélos fleuris, décorés par les enfants du village, avaient envahi toute la rue de la République. Tout le monde accompagnait les enfants et la fanfare battait son plein. Il faisait très chaud cet après-midi-là ; et lorsque le défilé est arrivé à ma hauteur, j'ai eu un petit malaise. Ton papy Jean, pompier à l'époque, m'a secourue et depuis nous ne nous sommes plus quittés.

- Et tu t'es mariée avec papy, alors ? demanda Petit Pierre tout excité.

- Quelques mois plus tard, nous nous sommes mariés à l'église du village « Saint Pantaléon » qui, avant de devenir la propriété de l'église appartenait à quatre Lucéens jusqu'en 1944, et oui mon Petit Pierre, il faut le savoir ça ... Enfin, passons, revenons à nos moutons ...

- Le jour de notre mariage, tous les amis et voisins avaient fait le déplacement. C'était le plus beau jour de notre vie».

- Dis mamie, pourquoi tu pleures ?

- Je pleure de joie, mon chéri. J'ai tellement aimé ton grand-père, tu sais. C'est rien, ne t'en fait pas. Ceux ne sont que des larmes de bonheur... que des larmes de bonheur ... dit Mamie Jeannette en s'essuyant discrètement les yeux.

- Ensuite, il s'est passé quoi ? Mamie ? »

- Après notre mariage, nous nous sommes installés dans une petite maison de la rue Louis Vayssié, tu sais, les petites maisons qui sont toutes identiques, avec leurs pierres apparentes. Juste avant la rue où il y a le marché, maintenant, le dimanche matin. Ces maisons me plaisent plus que ces immondes immeubles qu'on construit ces jours-ci !

- Ah oui, je vois de quoi tu parles. Moi je trouve ça drôle toutes ces maisons pareilles.

- Nous y avons vécu longtemps heureux avec Papy Jean et nous avons eu deux beaux enfants : ta tante Paulette et ton papa Martin. Ensuite, quand mes parents sont malheureusement décédés, ton grand-père et moi avons hérité de la ferme familiale de Poiffonds. Nous avons déménagé et tu

vois, encore plusieurs années après, pour rien au monde je ne la quitterais.

- Tu sais mamie, j'aime bien venir ici, j'aime bien cette maison. Il y a plein de jolis souvenirs.

- Je sais mon chéri, d'ailleurs plus tard, c'est à toi qu'elle reviendra, avoua mamie Jeannette à son Petit Pierre qu'elle chérissait plus que tout.

Petit Pierre commençait à somnoler, il se faisait tard. Il se serra très fort contre sa mamie Jeannette, il l'embrassa et lui murmura tendrement à l'oreille « Je t'aime fort ma mamie » puis il s'endormit dans les bras de Mamie Jeannette.

La neige avait recouvert de son manteau blanc les champs de blé entourant la maison, tandis que le feu de la cheminée continuait de crépiter doucement. Petit Pierre dormait profondément et Mamie Jeannette revivait les merveilleuses années qu'elle avait vécues dans ce petit village devenu une grande ville du département de l'Eure et Loir, mais qui pour elle, n'avait absolument rien perdu de son âme passée.

Évelyne Lucas

La Différence

Faire un nouveau pas sur le chemin des découvertes
Additionnons nos différences
Au profit de la tolérance

Ta différence, c'est ton truc en plus
Ma complémentarité, c'est mon originalité de tes origines
Mon reflet multicolore, uni par le même sang
A l'unisson du même espoir,

Non, tu n'es pas un étranger, rien ne m'indiffère,
Chaque jour, il reste à faire,
Multiplions nos différences
Vers d'autres horizons

Corinne Gauvain

Mémoire d'école

Lucé. Vingt-six ans. Mon enfance. Ma jeunesse. Une rue, une maison. Un souvenir se rattache à chaque endroit.

Un bâtiment, rue de la république, en face de notre fleuriste. Beau, grand. Bâtisse ancienne, une horloge sur la façade, les inscriptions « mairie » et « école ».

Près des fenêtres, une douce mélodie émane d'un violon et d'une flûte traversière. Le chant des enfants en cours de solfège ou l'harmonie d'un piano et d'un violoncelle.

Salle Bach. Lieu où auditions et examens de fin d'année se succèdent. Lieu de stress pour les élèves, de plaisir pour l'auditoire.

Un métronome retentit. Le tapotis des doigts sur les tables. Un cours de solfège se poursuit par la lecture de notes. Clé de sol, clé de fa, clé d'ut.

Au bout du couloir, une trompette. Combattante. À l'étage, le professeur fait répéter le morceau à l'élève.

Près de l'entrée à gauche, le bureau du directeur. Au-dessus, Pierre et le loup. Un hautbois. Doux. Mystérieux.

Un bruit infime. On sort, on traverse la rue. L'espace Culture. Des mouvements, un chant à l'unisson. Big Bazar, Noctambule, Tri Yann. Des générations ont foulé le sol de cette salle. La comédie musicale. Bribe des nombreuses chorégraphies apprises et répétées.

Le centre culturel. Lieu où se pressent les futurs comédiens. Maquillage. Coiffure. Costumes. Échauffement des voix, répétitions. La scène. Vaste étendue de bois délimitée de rideaux pourpres. Le public est là, impatient. Les mains moites. Le cœur battant. La troupe attend. Le rideau s'ouvre.

Vingt-six ans. La moitié consacrée à cet endroit magique où tout disparaît. Il n'y a plus que la musique. Seule maîtresse de nos pensées, de nos gestes et de notre plaisir.

Trauen

Les cloches sonnent à toute volée. Sur le lit de gravier s'agglutinent famille et amis. Tandis que les mariés franchissent le seuil de l'église sous une pluie de riz, Lisbeth serre fort la main de sa grand-mère. Souriante, la fillette ne perçoit pas la gravité sur le visage de Marie.

Mamy, regarde comme il est beau, Julien ! s'exclame-t-elle soudain.

La vieille dame reste silencieuse.

Oh ! Et Marionchen, elle est trop, trop belle ! renchérit la petite. Sa robe, on dirait celle d'une princesse, la même que Sissi !

Juste derrière elles, une voix murmure :

Pour une boche, c'est vrai qu'elle n'est pas vilaine ! Hein, la Marie, tu l'aurais jamais cru que ton petit-fils se marierait avec une boche ? Ça doit te rappeler des bons souvenirs...

La grand-mère se retourne vivement. Elle toise le bonhomme au teint rougeaud.

Robert, tout ça, c'est du pa... commence-t-elle.

L'autre est goguenard. Marie se tait. Puis elle s'éloigne, entraînant Lisbeth.

- Tu sais, ma quiotte, dit-elle quelques instants plus tard, j'marche point vite, pis toi, t'as pas des jambes de girafe non plus, alors on va avancer doucement vers la salle du vin d'honneur.

De l'église de Lucé jusqu'à l'école de musique, il n'y a guère plus de trois cent mètres. Avec ses quatre vingt-dix ans et sa canne, avec sa petite Lisbeth qui rêve, Marie mettra dix bonnes minutes pour s'y rendre. C'est court, dix minutes, lorsqu'on est âgé et que les souvenirs affluent, lorsqu'ils débordent de la mémoire en vagues tumultueuses.

Marie se souvient comment l'idée de jumeler Lucé avec une ville allemande avait été accueillie. Le débat avait été très vif. Les élus de l'opposition avaient dénoncé le coût d'une telle manifestation, soutenus par quelques anciens combattants. Quand le maire avait annoncé : « Le conseil a

« voté pour Traunreut, c'est une belle ville... », Marie s'était évanouie.

La première délégation de Traunreut fut conviée à Lucé en 1988. Marie se débrouilla pour obtenir très tôt la liste des participants. Elle avait été soulagée de ne pas y lire « Werner Braun », ni aucun autre Braun.

Soulagée... ou déçue ? Elle-même n'aurait su le dire à l'époque.

Pourtant, les années suivantes, le cœur battant, Marie assista aux fêtes du jumelage. Et très souvent elle consulta les cartes de l'Allemagne. Elle avait appris par cœur l'histoire de Traunreut : une agglomération fondée après guerre entre Salzburg et München, tout prêt du village où Werner était né. Où il avait joué, où il était allé à l'école, où il avait appris le piano.

C'est à lui qu'elle songe en cheminant vers le centre de Lucé.

Werner ? Il s'était présenté à la boulangerie en 1944. Il n'était pas très beau dans son uniforme kaki. La balafre sur sa joue gauche était encore pourpre. Son manteau dégoulinait. Ses bottes étaient maculées de boue. En regardant les traces sur le sol, Marie avait grimacé.

Que voulez-vous ? avait-elle demandé.

Werner avait répliqué :

Che veux du pain ! Pour mon colonel !

Les traits et sa voix s'étaient adoucis quand il avait ajouté : « S'il vous plaît. »

Marie s'était alors rendue dans l'arrière boutique. Oh, bien sûr, durant une seconde, elle avait eu envie de mentir, dire par exemple qu'il n'y avait plus de pain. Mais elle avait trop peur des Allemands pour oser.

Juste avant de sortir, Werner s'était retourné.

Merci mademoiselle. Mais che reviendrai ! Che vous le promets ! avait-il beuglé.

Puis en bon soldat, il avait claqué des talons, éclaboussant un peu plus le carrelage. Marie avait froncé les sourcils. L'Allemand avait levé les yeux au ciel.

Il souriait en franchissant de nouveau la porte quelque cinq minutes plus tard. Marie ne l'avait pas vu, tant elle était impressionnée par la cicatrice. Et puis surtout, la jeune fille n'avait pas compris ce que Werner marmonnait en montrant le fournil. L'air agacé, il avait répété trois fois : Où est la chère Pierre ?

Pierre ? Mon père ? avait murmuré Marie, baissant le regard.

Werner avait plissé les lèvres. Puis secouant la tête, il s'était dirigé rapidement vers le fournil. Marie était pétrifiée. Elle savait que son père recevait parfois des communistes, tard dans la nuit. Alors, forcément, elle imaginait...

Quand Werner avait balbutié : « Ar, je te tiens ! », Marie s'était mise à trembler. Ce n'était rien en comparaison des soubresauts qui agitèrent sa poitrine par la suite.

Marie et Lisbeth ont dépassé la pharmacie. Elles cheminent lentement. La petite souffle maladroitement sur la bouclette rebelle qui tombe dans ses yeux. Les prunelles de la grand-mère s'abîment dans le lointain.

En sortant du fournil, Werner brandissait un épais chiffon humide. Ses lèvres esquissaient un sourire qui n'atténuait en rien la laideur de sa cicatrice.

- Chèrepillère, pour laver sol !

Marie avait éclaté de rire. Puis spontanément, elle s'était exclamé :

Non, non, laissez, je vais m'en occuper.

Ar, nein ! Multi-maman, appris moi à faire ménage. J'ai fait bêtise. Herr Kolonel parti. Moi libre, moi fini travail. Alors ici, moi che répare bêtise.

Et Werner avait essuyé le sol méticuleusement, sous le regard troublé de Marie.

So, jetzt ist's besser ! avait-il grogné en contemplant le carrelage.

Puis il était allé ranger la serpillère dans le fournil.

Alors que Werner s'apprêtait à sortir de la boulangerie, Marie avait dit :

Attendez !

Quelques secondes plus tard, elle tendait à l'Allemand un sachet de bonbons à l'anis. Ses yeux fuyaient ceux du soldat lorsqu'elle avait murmuré :

Merci monsieur.

À vous, che dire merci, gentille mademoiselle.

Werner était revenu chaque jour durant deux mois. « Herr Kolonel aime beaucoup votre pain », disait-il l'ai gêné. C'était un prétexte, Marie n'était pas dupe.

Le regard qu'elle posait sur Werner changeait doucement. Au début, c'était la cicatrice qui retenait son attention. Bien sûr, elle n'avait pas demandé d'où cette blessure provenait. Au fil des jours, ce furent aussi la bouche de Werner puis ses prunelles marron qui aiguïsèrent l'intérêt de la jeune fille.

Un samedi, au mois de juin, Werner avait ôté ses gants. La blancheur de ses mains et la finesse de ses doigts avaient subjugué Marie. Son corps avait été parcouru d'un violent désir si bien qu'elle n'avait pas compris tout de suite la demande de Werner.

- Demain, che vais galère sur l'Eure. Peut-être vous venir ? Werner avait insisté, son front plissé par l'effort :

Demain, sur l'eau, moi ramer. Pas U-Boat. Pas voilier. Paquebot.

Marie ne comprenait toujours pas. Puis le visage du soldat s'était soudain illuminé.

- Promenade ! Oui, promener en bateau.

Marie avait pensé tout de suite à ses parents, à son frère et sa sœur. A tout ce qu'ils disaient des Allemands, le soir, à table. A la radio que son père cachait sous le pétrin.

Je... non... non... ce n'est pas possible, je dois travailler, avait-elle murmuré, n'osant pas regarder le soldat dans les yeux.

Esquissant une moue furtive, Werner avait répondu :

- Je comprendre. Moi ennemi... Au revoir mademoi...

Ses intonations tristes avaient bouleversé Marie.

- Je viendrai ! avait-elle tranché, regrettant aussitôt son impulsion.

La bouche de l'Allemand s'était fendue d'un sourire enfantin.

Pour la première fois, Marie ne voyait plus la cicatrice.

Le lendemain, alors qu'elle approchait de la rive où les barques étaient attachées, elle ne reconnut pas Werner tout de suite. Il était assis sur un banc et contemplait les nénuphars. Sans son uniforme, il paraissait plus jeune, un adolescent presque.

Leur promenade sur l'eau ne dura guère plus d'une heure. Marie parla peu, Werner parla beaucoup. Il raconta son amour de la musique, sa passion du piano. Il expliqua la tendresse qu'il éprouvait pour ses deux petites sœurs et sa mère. Elles trimaient dans une usine tandis que le père et le frère aîné de Werner étaient en France.

Durant deux mois, Marie s'échappa plusieurs fois par semaine pour rejoindre le jeune homme. Lorsqu'il était de repos, elle le retrouvait au bord de l'Eure. Le plus souvent, c'était entre chien et loup, ce qui leur permettait de passer facilement inaperçus. Plus le temps passait, plus le cœur de Marie battait fort lors de leur rencontre.

Elle était amoureuse, et consciente de ce qui se produirait si son père ou ses amis l'apprenaient.

Marie et Lisbeth sont presque arrivées au carrefour qui précède l'école de musique. La première secoue la tête, comme pour chasser ses souvenirs. La seconde s'amuse de tout et de rien. D'un roquet qui aboie derrière une grille, d'un papillon qui volète au dessus d'un buisson de romarin. Elle effleure un bouquet de lavande sous les yeux de Rachel, la gentille fleuriste du marché.

Le parfum de lavande ! Sans doute est-ce ce qui plonge Marie derechef en 1944. Elle sourit en se souvenant de son premier baiser avec Werner. Sa peau sentait la lavande et le jasmin. Marie avait appuyé sa tête un instant sur son épaule. Puis laissant son désir l'emporter, elle avait cueilli

le visage de son compagnon entre ses mains. Ce premier baiser... juste après qu'elle ait caressé la cicatrice en murmurant :

C'est la preuve de ton courage.

Il l'avait serrée dans ses bras avec une douceur toute féline. Ses doigts de musicien jouaient délicatement dans le bas du dos de Marie. Et la jeune fille entendait une mélodie joyeuse dans sa poitrine.

La semaine suivante, le désir les enflamma. Il les consuma sans peine. Ils se donnèrent l'un à l'autre à l'aube. Puis juste avant que Marie quitte la chambre de l'Allemand, ils s'étreignirent de nouveau passionnément. Elle resta quinze minutes supplémentaires. Quinze minutes de trop. Marie était si heureuse, si bouleversée qu'elle n'aperçut pas Robert et Charles en sortant du bâtiment où logeait Werner. Ce n'est que le mois suivant qu'elle devina...

Charles est très pâle. Il connaît Marie depuis leurs jeux à l'école communale. Il sait le tempérament impulsif de son amie. Peut-être est-ce ce trait qui le séduit le plus ? Il approche du comptoir, tend un ticket de rationnement en disant :

Alors, ma petite Marie, toujours aussi bon, le pain de ton père ?

La jeune fille ancre ses prunelles dans celles de son ami.

- Qu'est-ce qui ne va pas, Charles ? Ta voix, elle est toute bizarre.

Le garçon examine les pains sur l'étagère.

- Non, ça va, au contraire, tu sais que les Américains...

- Oui, je le sais, coupe Marie. Papa écoute la radio et il nous raconte tout.

Pendant plusieurs minutes, Charles tourne en rond dans la boulangerie.

- Il faut que je te parle, Marie, finit-il par dire avec gravité. Il est revenu devant le comptoir. La jeune fille attend, impassible.

- Je l'aime bien aussi, ton Werner, il...

- Quoi s'écrie Marie. Mon quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

- Ne fais pas l'idiote. Je sais ce qu'il y a entre toi et Werner. Je vous ai vus, j'étais avec Robert. Et lui, Robert, il vous a suivis plusieurs fois, il m'a tout dit. Mais moi, je l'aime bien, Werner. Tu sais, c'est vrai. Il vient jouer du piano à la maison avec ma sœur Nicole, alors on parle. On s'entend bien. Mais ce n'est pas ça l'important.

La boule qui s'est formée dans le ventre de Marie est insupportable.

- Je... enfin... tiens... voilà. Je l'ai aidé à l'écrire... pour le français... il voulait qu'il n'y ait aucune faute...

Et Charles tend une lettre.

Werner ne viendra plus chercher de pain. Il s'est porté volontaire pour le front russe. On l'a menacé, ou plutôt on a menacé de faire payer à Marie leur liaison amoureuse. Werner ne voulait pas que Marie souffre. Il est parti. Marie s'effondre dans les bras de Charles.

La grand-mère Marie se tient bien droite au fond de la salle. Elle est heureuse, là, perdue dans ses pensées, observant Julien et Marion, « Marionchen » ainsi que le répète sans cesse Lisbeth. Marie sait qu'ils s'adorent. Chaque regard de Marion pour Julien, chaque caresse furtive de Julien sur la peau de Marion souligne la sincérité de leurs sentiments. Et leur désir amoureux. « Comme on s'aime à cet âge », se dit la grand-mère.

C'est ce moment de nostalgie que choisit Robert pour aborder la vieille femme.

Alors, Marie, tu ressasses le passé, je parie, hein ? Un petit Français qui baise une Allemande, c'est un juste retour ! Robert, tu as trop bu, le tance-t-elle. Tu devrais aller te reposer.

Non, mais, qu'est-ce qu'elle raconte la garce, tu veux que je le dise, moi, ce que tu faisais...

Les lèvres de Marie se figent en un sourire triste.

Tu veux raconter quoi ? Que je suis tombée amoureuse pendant la guerre ? Que j'ai aimé un soldat allemand ? Et alors ? Je n'en ai pas honte.

Le silence se fait autour d'eux. Mais à l'autre bout de la salle, personne n'a encore rien remarqué.

Non, poursuit Marie, je n'ai plus honte. Werner était un gentil garçon. Mais toi, avoue donc ce que tu as fait. Pourquoi ne dis-tu pas que tu voulais me dénoncer ? Pourquoi n'expliques-tu pas comment toi et tes copains, vous êtes venus me chercher à la libération ? Comment vous m'avez traînée dans Chartres. Qu'est-ce que j'avais fait de mal ? Et pourquoi Werner est-il parti sur le front russe ? Toi, tu le sais ! Tout ça parce que tu me voulais pour toi. Tu ne pouvais pas supporter que j'en aime un autre. Allemand ou Français, ça t'était égal. D'ailleurs, en me traitant comme ça, tu essayais de me séparer de Charles ! Mais ça n'a pas marché... Alors, t'as tenté autre chose... je suis sûre que c'est toi qui a envoyé la photo à ses parents, hein ? Mais Charles et ses parents, ils étaient justes. Tu sais ce qu'ils ont dit en regardant la photo ? « Il faudra trouver une autre coiffeur à Marie ! Celui-là, il n'était pas doué, il les a coupés beaucoup trop court ! ». Oui, Robert, Charles et ses parents étaient gentils.

La bouche de Robert se fait mauvaise. Le silence gagne toute la salle de réception.

Tu n'es qu'une traînée, crache-t-il. Tout le monde le sait

que t'as couché avec le boche. La putain des boches, que je t'appelle ! Oui, t'es qu'une vieille put...

Robert n'a pas le temps d'achever sa phrase. Une main ridée le saisit au col. Elle tire vivement le bonhomme en arrière et le force à faire demi-tour.

BAF !

Une autre main lui a mis le nez en sang.

Les mariés accourent, Julien devançant Marion. Lisbeth sur les talons de son idole. Julien approche de sa grand-mère.

Marie, qu'y-t-il, c'est encore Robert ?

Qu'est-ce qui se passe, Marie ? demande Marion avant de se retourner vers le vieil homme qui a frappé Robert.

Oh, oncle Wernie, tu as pu venir ! Super ! Je suis trop contente !

Marie ne dit rien. Ses prunelles fixent la cicatrice sur la joue de l'oncle « Wernie ».

Christophe Prat

Désormais elle sait,

Elle souriait car désormais elle savait.

Ses yeux pétillaient, car désormais

Elle connaissait ce que là-bas ils n'avaient jamais su

Elle souriait car désormais elle savait.

Ce qu'au village, à l'ombre des palmiers dattiers

Où même des baobabs, ses sages ancêtres ignoraient

Elle souriait de son humble fierté.

Elle se sentait enfin comme les autres,

À déchiffrer ces signes étrangers

À apprivoiser ces drôles de paroles figées,

À pousser portes et fenêtres,

À pousser ces barrières mystères de l'écrit.

Elle souriait car, à son tour, maintenant,

Elle pouvait en parler,

À celle qu'elle portait dans son ventre rond,

À tous les enfants

Et désormais, c'est elle qui leur apprendrait

Et transmettrait l'alphabet !

Corinne Gauvain



Supplément à Lucé Magazine n° 8
Edité par la Ville de Lucé - janvier 2010
Tirage : 8500 exemplaires
© Tous les droits réservés
Ville de Lucé